Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

2 | 2005

Le Conte oriental

L'Optique des mœurs opposée à l'optique des couleurs

Lettre De M. D*** à M. L**. B****.

André-François Deslandes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/128>

DOI : 10.4000/feeries.128

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2005

Pagination : 273-282

ISBN : 2-84310062-3

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

André-François Deslandes, « L'Optique des mœurs opposée à l'optique des couleurs », *Féeries* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 08 mars 2007, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/128> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.128>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Féeries

L'Optique des mœurs opposée à l'optique des couleurs^{*}

Lettre De M. D*** à M. L**. B****.

André-François Deslandes

Quarum quidem rerum eventa magis arbitror,
quam causas quæri oportere... Hoc sum contentus
quod etiamsi quomodo quidque fiat ignorem,
quod fiat intellego¹.

- 1 [3] Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse part de quelques nouvelles assez curieuses que j'ai reçues de Venise, et qui ont jeté cette grande ville dans une agitation extrême. Tout y est en mouvement : chacun se regarde avec des yeux surpris, et se demande raison de ce qu'il voit arriver soir et matin. Sur cela, point de fraude, point d'artifice. Le Patriarche, les ecclésiastiques, les Procureurs de Saint-Marc, [4] tous les nobles, les malades et ceux qui sont en bonne santé, ont la même curiosité. Qui pourrait les tromper tous, et qui serait même assez hardi et assez entreprenant pour le vouloir ?
- 2 Vous avez sans doute entendu parler de médecins qui guérissaient leurs malades par des odeurs, par des poudres sympathiques, ou du moins qui croyaient les guérir. Il y en a d'autres qui ont porté la sympathie plus loin, et qui ont assuré que pourvu qu'ils eussent de l'urine d'un malade, ils le feraient suer à quelque distance que ce fût, et le guériraient infailliblement. Enfin, il y a eu des médecins qui ont cru que des sons appropriés pouvaient soulager également le corps et l'âme, et qui ont appelé la musique la Médecine universelle. La manière dont on guérit en Calabre ceux qui sont piqués de la tarentule, fournit un essai curieux de cette espèce de Médecine. [5] Vous trouverez dans les journaux littéraires quelques autres faits semblables, qui annoncent la puissance salutaire de la musique, et les heureux effets qu'en ont ressenti plusieurs malades. Mais ce qu'on voit à Venise efface toutes ces merveilles.
- 3 C'est M. l'Abbé *Pietro Ziani uno de i Canonici della Chiesa di San Marco*², qui m'a mandé les nouvelles dont je vous fais part. Voici un extrait de sa lettre : j'y ajouterai quelques réflexions.

Est aliquod prodire tenus, cum non datur ultra³.

- 4 Il est arrivé à Venise deux médecins arabes⁴, qui se disent encore plus médecins de l'âme que du corps. Ils sont habillés bizarrement ; ils ne mangent que des légumes, et ne boivent que de l'eau distillée : ils se moquent ouvertement du proverbe italien, *senza vino il mangiare sarebbe laboriosissimo mestiere da* [6] *facchino*⁵. Tous ceux qui viennent les consulter sont bien reçus. Ils ne prennent de l'argent de personne : ils refusent même les présents et les bijoux qu'on leur offre, quoique l'usage contraire soit autorisé parmi les médecins les plus désintéressés. Quand ils vont aux promenades publiques, ils s'entretiennent indifféremment avec tout le monde. Ils savent l'arabe, le grec, le latin, le français, l'italien, l'anglais, et chacune de ces langues, ils la parlent très purement.
- 5 Mais ce qu'ils ont de plus singulier, c'est leur manière d'exercer la Médecine. Ils ne se servent pour cela que de miroirs convexes et concaves, de loupes, de lunettes, de microscopes : enfin, toute leur science est optique. Vous croirez peut-être que c'est là une plaisanterie : *ad populum phaleras*, me direz-vous. Nullement, Monsieur, il n'y a rien de plus constant, rien de plus [7] sérieux. L'Abbé Ziani me mande qu'il a été témoin de toutes les opérations, et de tous les faits extraordinaires, dont sa lettre est remplie. Il ne parle point d'après les autres, comme fait un historien : il a tout vu lui-même.
- Pluris est oculatus testis unus, quam auriti decem⁶.
- 6 Et d'ailleurs, n'avons-nous pas en France un homme célèbre, qui a voulu introduire une musique dont les yeux seraient juges et non les oreilles, et qui a proposé un clavecin merveilleux, un clavecin oculaire⁷ ?
- 7 Je reviens à nos deux Hippocrates. Quand quelque malade vient les consulter, ils ne se donnent point la peine de l'interroger, ils ne lui tâtent point le pouls. Après quelques compliments généraux, ils le conduisent dans une grande salle où sont exposés plusieurs miroirs, les uns convexes, les autres concaves, [8] les autres à facettes, et ils lui ordonnent de se regarder attentivement dans tous ces miroirs, jusqu'à ce qu'il ait trouvé celui qui est, pour ainsi dire, à son unisson. Le malade obéit, et le miroir fidèle lui représente, non sa figure extérieure, mais tous les maux dont il est intérieurement attaqué.
- 8 Ayant conduit chez les médecins arabes, me dit l'Abbé Ziani, une de mes nièces qui est malade du poulmon, avec une de ses amies, fille du premier secrétaire *della Quarantia criminale*⁸, qui se plaint d'un déchirement d'estomac, je les suivis l'une et l'autre dans la salle des miroirs. Ma nièce en essaya onze tout de suite, et le douzième lui fit voir, comme à moi, sa poitrine à découvert. Les petites vessies membraneuses qui forment les deux lobes du poulmon, avaient beaucoup souffert. Les unes étaient flétries, les autres teintes de sang. Ma nièce, [9] qui a beaucoup de force d'esprit, reconnut sans peine le péril où elle était : et sa résolution fut prise dans le moment de se retirer à la campagne, et de n'y vivre que de laitages. Son amie, plus faible, pleura beaucoup, quand un miroir à facettes lui mit sous les yeux une infinité de petits ulcères qu'elle avait dans l'estomac, et qui corrompaient par leur acrimonie toutes les nourritures qu'elle prenait. *Hinc iræ et lacrymæ*.
- 9 L'abbé Ziani me parle de beaucoup d'autres malades, que les médecins tourmentaient depuis plusieurs années, non seulement sans les avoir soulagés, mais sans avoir pu même connaître le genre de leurs maladies. En moins d'un quart d'heure, nos deux Arabes les en éclaircirent : les miroirs jouèrent leur jeu ; chaque malade sut à quoi s'en tenir sur sa guérison, et s'en retourna, sinon content, du moins [10] plus instruit qu'il n'était auparavant de son état. Le R. P. Castel, dans l'ouvrage qu'il vient de donner et

qu'on attendait depuis longtemps, assure qu'en Optique *l'entre-deux est toujours équivoque, indéfinissable, et placé au-delà de la portée des yeux*⁹. Apparemment qu'il y a une autre Optique à Venise qu'en France. Car l'entre-deux ou la distance du malade au miroir est d'environ vingt pas, et si le miroir était placé au-delà de la portée de ses yeux, je m'imagine qu'il ne pourrait pas s'y voir¹⁰.

- 10 Parmi les maladies que traitent les deux Arabes, on compte encore celles qui font souffrir l'âme et le corps également, ou tout au moins en raison réciproque des forces de l'une et de l'autre. Ces maladies, plus dangereuses que toutes les autres, sont les vapeurs ou quelques espèces de vapeurs singulières, la mélancolie, les accès d'une imagination dérégulée ; enfin, toutes ces [11] passions qui tiennent de la fureur et qui empêchent de distinguer le vrai du faux. À de tels malades sont présentées différentes sortes de lunettes, propres à s'appliquer sur le nez et devant les yeux. Ils choisissent celles qui leur conviennent, et souvent le choix est pénible. On leur met ensuite un carton entre les mains, *lequel forme un vrai cercle de couleurs, nuancé au parfait, non seulement par les demi et les quarts de teintes ; mais comme à l'infini ou à l'imperceptible au moins, par les centièmes de teintes*¹¹. Mais toutes ces couleurs paraissant au premier coup d'œil semées confusément et sans nulle symétrie, elles ont besoin du secours des lunettes pour se débrouiller peu à peu, pour se lier harmonieusement les unes aux autres, pour présenter enfin au malade, comme l'histoire et quelquefois [12] le roman de sa vie : ce qui lui procure d'ordinaire une heureuse guérison¹². J'oubliais de vous dire, Monsieur, que chaque paire de lunettes a son carton propre, et qu'il est impossible de les dépareiller.
- 11 Deux de nos sénateurs, ajoute l'Abbé Ziani, plus malades encore d'esprit que de corps, et piqués au vif de n'avoir aucune part à toutes les grâces de la République, vinrent chez les médecins arabes, et pour chercher du soulagement à leurs maux, et pour découvrir la cause du peu de considération où ils se trouvaient. On offrit au premier deux espèces de microscopes, dont l'un grossissait la vie inutile et libertine qu'il avait menée jusque-là au milieu de toutes sortes de plaisirs, et l'autre diminuait encore les talents, la capacité, les vertus qu'il s'imaginait avoir. Il s'en retourna presque convaincu (car [13] l'amour-propre flatte toujours) que la République ne lui devait rien, et qu'il se plaignait à tort. Le second qui s'était servi de toutes les voies permises et non permises pour s'élever, tomba fortuitement sur la machine optique appelée chambre obscure. Il y découvrit comme dans une longue perspective tout ce qu'il avait tenté pour acquérir des richesses et des honneurs : parjures, faux rapports, artifices secrets, flatteries basses, embûches dressées contre les rivaux. Il y découvrit en même temps les injustices dont il avait payé ses bienfaiteurs, et le peu de reconnaissance qu'il avait eu pour ses amis. Et comme cette vue le troublait extrêmement, un des Arabes lui dit, avec un ris amer, que cette chambre obscure était composée *con la preciosa materia della tenace memoria de' beneficii ricevuti, e della* [14] *ricordanza della passata amicitia*¹³.
- 12 Vous jugez, Monsieur, avec quelle rapidité tous ces bruits se répandirent à Venise, et combien la renommée, qui grossit les moindres objets, y ajouta encore. On ne s'entretint plus que des médecins arabes, et toute la ville y courut. Leur maison ne désemplissait point. Il fallut enfin régler les jours et les heures : il fallut distinguer les états, les conditions, les génies même. Les nobles et les sénateurs eurent la préférence : pouvait-on la leur refuser ? Les prêtres et les moines de toutes couleurs furent ensuite écoutés, et vous devinez bien jusqu'où ils portèrent les raffinements de leur pieuse curiosité. Les religieuses, ne pouvant sortir, envoyaient leurs tourières aux Arabes, [15]

et ces tourières rapportaient suivant leur goût ce qu'elles avaient vu dans les lunettes et les microscopes, ou du moins ce qu'elles croyaient y avoir vu : ce qui est à peu près l'occupation de nos physiciens et de nos astronomes. Le peuple eut aussi ses heures d'audience. Les bourgeois et les jeunes bourgeoises venaient ensemble, sans beaucoup d'ordre ni de précaution, et l'on m'a dit qu'il s'y était passé des scènes assez plaisantes.

- 13 Pour les *galant'huomini* et les *gentil'donne*¹⁴, on ne les recevait qu'à certaines heures de la nuit, car vous savez que le mystère est un des apanages de ce qu'on appelle le beau monde. Une des plus jolies femmes de Venise alla seule trouver les Arabes : elle ne croyait pas être connue, et par là même elle avait un petit air de hardiesse et de coquetterie qui ne sied pas [16] mal. On lui présenta d'abord un de ces miroirs qui embellissent, et qui font par une douce imposture qu'on se rit, qu'on se plaît à soi-même. Le miroir fut trouvé admirable et, qui plus est, sincère. Elle se plaignit ensuite de l'indolence où elle avait vécu jusque-là, ayant été mariée fort jeune et son mari ne lui étant rien de plus qu'un mari. Comme elle n'osait en dire davantage, un des Arabes lui montra une espèce de boîte de cristal ciselé, qu'elle ouvrit avec impatience. Au fond de la boîte, elle reconnut son portrait peint d'un goût exquis : elle vit à ses pieds une foule d'amants empressés à lui plaire, les uns avec un air tendre et plein de timidité, les autres plus galants et plus hardis, les premiers recevant comme une grâce les faveurs qui leur étaient accordées, les seconds les dérochant presque comme une chose qui leur était [17] due, mais tous, à la fin, heureux. L'Arabe lui dit aussitôt : « Ne craignez point, vous aimerez, et la variété de vos goûts remplacera ce qu'un amour constant peut avoir de délicieux. Vous aurez beaucoup d'adorateurs vifs et passionnés, mais seulement les uns après les autres : vous les quitterez et ils vous quitteront avec bienséance ; l'estime succédera à l'amour, et ceux qui vous auront chérie au milieu des plaisirs les plus charmants, vous demeureront attachés par goût et par inclination. Vous n'attendrez point qu'une passion usée vous jette dans le dégoût : vous préviendrez ce malheur par une passion nouvelle ; il vous paraîtra que c'est toujours la même, mais chaque volupté aura quelque chose qui lui sera propre et que vous pourrez seule distinguer. Votre cœur ne se reposera jamais [18], et vous accoutumerez insensiblement votre esprit à se mettre de niveau avec le cœur. » La jolie femme s'en retourna très contente. En effet, quelle carrière favorable s'offrait à sa vue ! Quelle moisson de plaisirs ! Quelle espérance d'une heureuse vie !
- 14 Les Arabes, avec qui M. l'Abbé Ziani est fort lié, lui contèrent le lendemain toute cette conversation, ainsi qu'une autre qu'ils avaient eue quelques jours auparavant, et qui ne mérite pas moins d'attention.
- 15 Un jeune Abbé très charmé de sa figure, encore plus de son esprit, et qui semblait se dire continuellement,
*Nimia est miseria pulchrum esse hominem nimis*¹⁵,
- 16 cet Abbé, dis-je, vint consulter les Arabes avec un grand air de confiance. Il prétendait aux premières dignités de l'Église Romaine. [19] Il croyait les mériter toutes. Sa folie était de savoir s'il pourrait monter jusqu'à la Papale. Il voulait de plus que les difficultés, inséparables de l'envie de s'avancer, s'aplanissent devant lui, et que les chemins fussent semés de fleurs. On lui fit présent d'une paire de lunettes, dites lunettes de fortune, et on lui conseilla de s'en servir souvent. La vertu de ces lunettes est telle que ceux qui s'y accoutument de bonne heure croient, pour ainsi dire, toucher de la main les Charges et les Dignités auxquelles ils aspirent, et se flattent toujours d'une récompense prochaine, quoiqu'elle soit toujours également éloignée. Rien ne les

arrête, parce qu'ils s'imaginent à chaque pas atteindre le but. Que pensez-vous, Monsieur, de ces sortes de lunettes ? Ne pourraient-elles pas convenir à nos Ministres d'État, qui en gratifieraient poliment ceux qu'ils veulent amuser de [20] quelque espoir de récompense, sans les vouloir récompenser en effet ? Ce qui est assez la maxime de tout ce qui est revêtu de la pourpre Romaine¹⁶.

- 17 Je ne finirais point, si je rapportais ici tous les traits que me détaille le sincère Abbé Ziani. Il y en a qui paraissent extrêmement singuliers : tel est peut-être celui-ci.
- 18 Deux ermites habillés de noir, et qui sous une contenance humble et modeste cachaient tout l'orgueil du monde, vinrent tâter les médecins arabes. Il ne fut d'abord question que de science, et principalement d'optique. On examina le système des couleurs de Newton, qui parut admirable dans tous les points : on rendit justice à ce grand homme qui, au moyen de son prisme, avait, pour ainsi dire, décomposé les rayons du soleil et fait l'anatomie des couleurs mêmes¹⁷. Après ce préambule, les deux ermites [21] témoignèrent une vive curiosité de voir quelques-uns des verres nouveaux. « Tout le monde s'en entretient, disaient-ils avec un air cauteleux, tout le monde les vante. Serons-nous les seuls privés du plaisir d'observer de si grandes merveilles ? Non seulement c'est ici le triomphe de l'Optique ; mais quoi ! c'est encore celui de la Morale. » La raillerie ne fut point perdue. Les deux Arabes leur firent passer successivement entre les mains des verres de différentes sortes, qui furent loués, mais de ce ton de voix qui ne loue point. Ils leur glissèrent ensuite une espèce de miroir ovale, composé de deux glaces adossées l'une à l'autre et séparées par une feuille d'or philosophiquement travaillé. Ce miroir, le plus parfait qu'on ait encore vu, a une double prérogative. D'un côté, on se voit tel qu'on se croit être, c'est le pur ouvrage [22] de l'amour-propre, et de l'autre, on se voit tel qu'on est effectivement ; c'est l'ouvrage moins flatteur de la vérité.
- 19 Je ne sais si les deux Pères noirs furent satisfaits d'une pareille découverte, et si le plaisir imposant de se voir tels qu'ils se croyaient être les dédommagea du chagrin qu'ils eurent de se voir tels qu'ils sont en effet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se retirèrent assez vite, en accablant de politesses affectées les médecins arabes : et je m'imagine qu'ils se promirent tout bas de ne plus se laisser attraper à un miroir, si bon peintre et encore meilleur portrait.
- 20 Pendant que tout réussissait à nos étrangers, continue l'Abbé Ziani, quelques jaloux de leur gloire cherchèrent à les brouiller avec l'Inquisition. Le champ était beau, et l'on a pour moins brûlé de très honnêtes gens, après les avoir follement [23] accusés de magie. Mais comme nos Inquisiteurs ont de l'esprit et qu'ils entendent raillerie, ils ne firent que badiner des plaintes qu'on leur avait portées. « *Basta, basta*, s'écriaient-ils avec un ris moqueur, ces Arabes sont plus habiles et plus clairvoyants que nous ne le serons jamais. Ils connaissent l'intérieur des hommes : à peine en distinguons-nous l'écorce, la première superficie. » Mais pour se concilier ceux qu'ils crurent leur être opposés, tant parmi le Clergé que dans le Sénat même, les médecins arabes leur envoyèrent à chacun une lorgnette garnie d'or et d'un travail exquis. Les prêtres qui sont, comme vous savez,
- Gens indulgents à leur propre mollesse
Et contre autrui si sévères crieurs,
- 21 eurent des lorgnettes dont un côté diminuait les objets jusqu'à un certain [24] point et les embellissait ; l'autre les grossissait et les enlaidissait même. Par ce moyen, ces bons ecclésiastiques voyaient leurs actions propres d'un œil différent dont ils voyaient les

actions des autres. Ce qui leur paraissait des bagatelles dans la conduite libertine qu'ils menaient, leur paraissait des monstres affreux dans la conduite plus mesurée que menaient leurs compatriotes et leurs amis. Faciles et complaisants à eux-mêmes, ils s'exagéraient les défauts des autres. Aussi eurent-ils toujours depuis la lorgnette en main, et ce qui vous paraîtra de plus étonnant, c'est que jamais ils ne se trompaient dans la manière de s'en servir : le beau côté pour eux, le vilain, le laid, l'odieux pour autrui.

- 22 À l'égard de ceux du Sénat qui paraissaient prévenus contre les Arabes, ils ne firent non plus aucune difficulté de recevoir les lorgnettes [25] qui leur furent envoyées, et dont les propriétés étaient admirables. Pour peu qu'ils s'en servissent, sans y faire attention et par manière de jeu, tous les objets leur semblaient agréables et séduisants, tout les flattait, tout les amusait. Mais quand, par malheur, ils voulaient se replier sur ce qu'ils voyaient et sur ce qu'ils avaient vu, les mêmes objets perdaient leurs grâces, leur agrément, leur symétrie, enfin ne leur plaisaient plus : ce qui les engagea de vivre au hasard, et de ne faire aucune réflexion. Tous nos jeunes gens se sont munis de ces sortes de lorgnettes, dont ils font un cas infini, et qui, les aidant à glisser sur tout ce qui les environne sans s'arrêter à rien, sans rien approfondir, les délivre *dal travaglio di veder le cose stomacose di questo mondaccio tanto corrotto*¹⁸.

- 23 [26] L'Abbé Ziani finit sa lettre, Monsieur, en me marquant que les deux Arabes ont grande envie de se rendre à Paris ; et comme il s'intéresse particulièrement à ce qui les regarde, il me prie avec grande instance de lui mander s'ils y seront bien reçus ; si les découvertes importantes et curieuses qu'ils ont faites en Optique auront leurs partisans et leurs admirateurs ; si le brillant Père Castel voudra bien s'y prêter ; si Messieurs de l'Académie Royale des Sciences ne chercheront point à les décrier, leur usage étant de s'opposer à tout ce qui ne vient pas de quelqu'un d'entre eux¹⁹. Je vous conjure, Monsieur, de me dire sur cela votre sentiment : ce qui vous sera d'autant plus aisé que vous vivez à Paris, que vous y voyez la meilleure compagnie, que vous joignez à beaucoup de goût et de discernement cet air du monde qui [27] vous fait souhaiter de tous ceux qui ont assez d'étoffe dans l'esprit pour vous connaître.

Tui quidem ædepol omnis mores ad venustatem valens²⁰.

- 24 Pour moi, qui suis très éloigné d'une pareille situation, et malheureusement confiné en Province²¹, je n'ose rien décider sur le sort des deux médecins arabes.

Mia fortuna a me sempre nemica

Mi risospinge al loco ov'io mi sdegno²².

Fin.

NOTES

*. La présente édition a été établie d'après l'exemplaire de la BNF (R 10180). Les chiffres entre crochets correspondent aux numéros de pages de l'édition originale. L'orthographe a été modernisée, et les fautes d'impression manifestes ont été rectifiées.

Je tiens à remercier Martine Furno du précieux concours qu'elle a bien voulu m'apporter pour la traduction des citations italiennes et latines.

1. L'épigraphe (qui figure sur la page de titre) est tirée de deux passages distincts du *De Divinatione* de Cicéron : « *Quarum quidem rerum eventa magis arbitror quam causas quaeri oportere* », « Je pense, pour moi, qu'il convient plutôt d'enquêter sur les effets des événements que sur les causes » (lib. 1, 12) ; « [...] *hoc sum contentus, quod, etiamsi cur quidque fiat ignorem, quid fiat intellego* », « je suis satisfait, si je comprends ce qui arrive, même si j'ignore comment chaque chose arrive » (lib. 1, 16).
2. La tradition biographique recense plusieurs Vénitiens répondant au nom de Pietro Ziani ; il est possible que le témoin oculaire (fictif) allégué par Deslandes, présenté comme « l'un des chanoines de l'Église San Marco », emprunte son masque onomastique à l'abbé et musicien Pietro Andrea Ziani, mort en 1711.
3. « Il est permis d'avancer jusqu'au point qu'il n'est pas donné de dépasser ». Il semble que Deslandes adapte un vers de Jacob Schœpper, *Euphemus, seu Felicitatus Jacob...*, Coloniae, 1562, acte V, sc. 2.
4. S'il s'agit là, comme le fait observer F. Salaün, d'un « élément traditionnel », caractéristique du conte oriental, il est ici doublement pertinent, compte tenu de l'importance des apports dûs aux savants et philosophes arabes dans l'histoire de la médecine et dans celle de l'optique (à commencer par la contribution majeure d'Alhazen).
5. « Sans vin, manger ne serait qu'un très ingrat travail de valet ». Le proverbe est attesté chez T. Bocalini (*Ragguagli di Parnaso*, Part. 1, *Ragguaglio XXIV*) qui fournit la plupart des autres citations italiennes du texte.
6. « Un seul témoin oculaire vaut mieux que dix témoins auriculaires » (Plaute, *Truculentus*, II, 6, 8). Les moralistes ont relayé ce très ancien topos : « L'exemple a bien plus de pouvoir sur l'esprit que les paroles, les hommes, comme dit Sénèque, ajoutent plus de foi à leurs yeux qu'à leurs oreilles, et croient plutôt ce qu'ils voient que ce qu'ils entendent. » (Méré, *Maximes, sentences et réflexions morales et politiques*, Paris, Estienne de Castin, 1687, maxime 557).
7. On devine à nouveau l'intention polémique : si l'on comprend bien, ce « clavecin merveilleux » est à sa place dans un conte à dormir debout... Ce « clavecin oculaire », qui va de pair avec l'idée d'une « musique chromatique » fondée sur des analogies entre le « cercle des sons » et le « cercle des couleurs », est présenté pour la première fois par le P. Castel en 1725, dans un texte intitulé *Clavecin pour les yeux, avec l'art de peindre les sons et toutes sortes de pièces de musique* (*Mercure de France*, nov. 1725), texte repris, enrichi et remanié ultérieurement, en particulier dans *L'Optique des couleurs*. Voir : *Autour du Père Castel et du clavecin oculaire*, éd. par R. Mortier et H. Hasquin, Bruxelles, Éditions de l'université libre de Bruxelles, 1995 (« Études sur le XVIII^e siècle », XXIII).
8. « du Tribunal criminel ».
9. Castel, *L'Optique des Couleurs...*, ouvr. cité, VIII^{es} Observations, *Sur la manière de composer toutes les Couleurs avec les trois primitives. Démonstration de tous les degrés possibles, harmoniques et pittoresques du Coloris*, p. 130 : il est ici question de « ces quarts de degrés, ou [...] quarts de tons de couleurs placées entre les demi-degrés ou demi-tons, par exemple entre le bleu et le céladon [...] ; ces quarts de tons [...] n'ont point de nom, ou l'empruntent constamment de leurs collatérales. Or, comptez qu'une chose qu'on a toujours devant les yeux, et qu'on n'a jamais nommée, est un entredeux équivoque, indéfinissable, et placé au-delà de la portée des yeux. »

10. On voit que Deslandes utilise ici ce texte de façon très approximative et volontairement désinvolte, en jouant sur le mot d'« entredeux » qu'il comprend comme « la distance du malade au miroir » (c'est-à-dire de l'œil à l'objet), alors que le terme désigne, sous la plume du P. Castel, une nuance intermédiaire, donc indéfinissable, située dans la gamme chromatique *entre deux* « couleurs tranchées, décidées et *nominables* [sic] » ; pour autant, il n'en gauchit pas l'idée générale.

11. Castel, ouvr. cité, XII^{es} Observations, *Suite du cercle des Couleurs. Application aux divers Arts*, p. 176. Le « carton » que les deux Arabes présentent à leurs malades est inspiré de la description donnée par le P. Castel d'un « ruban de sept à huit pieds de longueur, qui était un vrai cercle de couleurs, mais nuancé au parfait [...] ». Ce ruban sert de support à une expérience censée établir la fausseté de la théorie newtonienne des couleurs : « de loin on y distinguait fort bien toutes les couleurs de l'arc-en-ciel [...]. Mais on était tout surpris de voir ces couleurs disparaître, en quelque sorte, de près. Car il est positivement vrai qu'il n'y avait point de couleurs pures [...]. Quand on voyait d'un peu plus loin rouler ce ruban sur une carte ou le dérouler, on aurait juré qu'on voyait toujours la même couleur [...] » (*ibid.*, p. 177 et suiv.).

12. Le dispositif des médecins intègre donc l'expérience du P. Castel, mais pour en inverser finalement le protocole et le sens : à l'indéfinissable, à l'imperceptible, il oppose l'efficace d'un regard analytique dont les lunettes constituent tout à la fois la métaphore et l'instrument.

13. « Avec le précieux matériau de la mémoire durable des bienfaits reçus et du souvenir de l'ancienne amitié » (T. Boccalini, ouvr. cité, *Ragguaglio primo*, p. 4). Dans le texte de Boccalini, la « précieuse matière » a servi à forger des lunettes conçues « pour conserver la vue à ces peu amiables, auxquels le même premier jour qu'ils sont reçus à la nouvelle dignité, [celle-ci les] engrossit grandement jusques au terme de l'ingratitude : [L]es Politiques du magasin disent qu'elles sont forgées de la précieuse matière de l'heureuse mémoire des bienfaits reçus, et de la souvenance de l'amitié passée. » (*Les Cent Premières Nouvelles et avis de Parnasse*, ouvr. cité, p. 5).

14. « Les gentilshommes et les dames ».

15. « C'est un malheur extrême que d'être trop bel homme » (citation approximative de Plaute, *Miles gloriosus*, I, 1, 67 : « *Nimiast miseria nimis pulchrum esse hominem* »).

16. Voir Boccalini : « Mais les Lunettes depuis peu inventées en Flandre, sont achetées fort chèrement par les mêmes Grands, et puis données à leurs Courtisans, auxquels s'en servant, font paraître ces récompenses futures être fort proches, et ces dignités, auxquelles leur vue ne peut atteindre, et n'arrivera peut-être de leur vie. » (*Les Cent Premières Nouvelles et avis de Parnasse*, ouvr. cité, p. 6).

17. On retrouve ici, mot pour mot, l'écho des positions scientifiques de Deslandes, célébrant Newton et « son admirable Traité des Couleurs qui en est pour ainsi dire l'anatomie » (*Recueil de différents traités de physique et d'histoires naturelles...*, ouvr. cité, p. 264-265).

18. « De la peine de voir la réalité nauséabonde de cet horrible monde, si corrompu. » (T. Boccalini, ouvr. cité, *Ragguaglio primo*, p. 3).

19. De 1716 à 1728, Deslandes envoie régulièrement à l'Académie des Sciences des Observations qui sont publiées dans *l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences*. Pour des raisons inconnues, il cesse ses envois à partir de 1729 et, à partir de 1738, il se fait rayer de la liste des vétérans de ladite Académie : on peut penser qu'il règle ici ses comptes, en passant.

20. « Faisant servir à ta beauté toutes tes mœurs » (de nouveau, citation approximative de Plaute, *Miles gloriosus*, III, 1, 656 : « *Tu quidem edepol omnis moris ad venustatem vacet.* »).

21. J. Macary (ouvr. cit., p. 24) signale que, « de 1716 à 1742, Deslandes vit [...] la plupart du temps en province, dans les ports de la côte ouest de la France », où le retiennent ses activités de haut fonctionnaire du Ministère de la Marine. Il fera longtemps figure de « provincial » aux yeux des élites parisiennes : Deslandes leur retourne ici le compliment. On sait, depuis Pascal, à quoi peut servir (en termes d'optique) l'éloignement d'un provincial !

22. « Ma destinée qui m'accable sans cesse m'a rejeté vers ce lieu qui m'est sujet d'indignation » (Pétrarque, *Canzoniere*, CCLIX).